



HAL
open science

Erving Goffman [1922-1982]

Gwendoline Torterat

► **To cite this version:**

Gwendoline Torterat. Erving Goffman [1922-1982]. Dictionnaire des anthropologies, 2022, 978-2-84016-498-2. hal-03929767

HAL Id: hal-03929767

<https://hal.science/hal-03929767>

Submitted on 9 Jan 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

ERVING GOFFMAN [1922-1982]

Par Gwendoline Torterat

Parce qu'il n'a cessé de soutenir que notre société serait gouvernée par des règles d'adaptation que les hommes adoptent en se tournant les uns vers les autres, le domaine du face à face traverse l'œuvre d'Erving Goffman (1922-1982). Préoccupé de façon constante par l'ordre qui régit les interactions sociales, il s'y consacre tout entier, et ce dès la thèse qu'il soutient en 1953, intitulée *Communication Conduct in an Island Community*. Il le répètera en 1982, quelques mois avant sa mort, dans son discours d'investiture pour l'*American Sociological Association*. Le cadre est posé et le fil conducteur tenu durant presque trente ans de carrière. Le résultat de cet ordre relationnel caractéristique n'est ni aléatoire, ni hasardeux, ni créatif. En le cernant dans toutes ses variations et ses limites, le sociologue a choisi d'en faire un objet d'analyse à part entière. Tous ses ouvrages y répondent sous un angle particulier, usant d'un vocabulaire novateur pour qui veut bien s'arrêter sur une terminologie abondante et arborescente. La clarté de son intention théorique ne signifie pas pour autant, précisons-le, que son œuvre n'est pas diversifiée et contrastée, bien au contraire. C'est bien parce que les angles à travers lesquels Goffman choisit d'aborder cette vaste question de l'ordre interactionnel sont variés, que sa conception de l'être humain l'est tout autant, c'est-à-dire nuancé des prismes souvent métaphoriques par lesquels il choisit de le regarder.

L'image que Goffman donne à voir de l'homme est indissociable de la façon dont il le place dans la réalité du monde. Les tableaux qu'il dépeint en observant ses contemporains possède un caractère indéniablement séquencé, telles des scènes filmées modifiées lors de leur fabrication à l'étape du montage. *Frame Analysis* signe l'aboutissement d'une véritable appréhension filmique de la réalité, faite de scènes, usant du champ-contre-champ et de tout un appareillage théorique destiné à jouer sur diverses échelles d'analyse. La métaphore cinématographique du cadre – une notion qu'il dit avoir emprunté à Gregory Bateson (1904-1980) – place l'humain sur une scène possédant une multiplicité de cadres tout aussi fondamentaux que vulnérables, limités par le champ de perception des acteurs en présence et leur permettant de donner un sens aux événements qu'ils rencontrent. Ce n'est pas tant une façon de catégoriser divers domaines d'activités mais plutôt un moyen pour déterminer le type de relation que les acteurs élaborent en s'y inscrivant. Quel sens leur donnent-ils et quel type d'engagement en découle dans leur relation aux autres ? Ces cadres se démultiplient au regard des diverses façons que l'humain a d'en modifier ce qui s'y déroule. Il peut avoir pleinement conscience de ces transformations tout comme il peut ne pas s'en rendre compte comme dans le cas de machinations ou de tromperies. Le sens que l'être humain donne à une situation se décline donc en une série de cadres qui ne lui donnent presque jamais accès à la réalité

telle qu'elle est, c'est-à-dire infiniment plus large que les limites des cadres qui orientent – ou désorientent dans le cas d'ambiguïtés ou de ruptures de cadres – leurs perceptions et comportements. L'être humain chez Goffman sera constamment appréhendé derrière cet appareillage épistémologique où la réalité ne serait pas tant celle des situations particulières vécues, mais celle du canevas qui permet de leur donner un sens *a posteriori*, c'est-à-dire un certain ordre.

La communication humaine avant tout

Goffman conçoit l'interaction comme un système social miniature. En son cœur, l'humain se tient « prêt pour toute action immédiate qui pourrait être requise, mobilisable, animé comme d'une sorte de tonus communicationnel » (Goffman 1981 : 92). Il produit des effets chargés de sens lorsqu'il est en présence d'autrui et donne ainsi une expression de lui-même engageant les autres à en obtenir une certaine impression. Cette réciprocité interactionnelle implique un principe moral : chacun est en droit d'attendre, d'une part, une certaine expression de ses interlocuteurs et, d'autre part, que ce que qu'ils prétendent être à travers les expressions qu'ils en donnent soit réel. Ces fondements à l'interaction humaine permettent une influence réciproque des partenaires.

C'est sur un mode multimodal et multisensoriel sans cesse orienté que l'être humain fait face à un événement. Il s'agit du principe même de la communication tel que Goffman l'entend et tel qu'il en relève tous les aspects, tant au niveau du langage verbal que non verbal, ce qu'il désigne comme un *flux gesticulatoire* (gestes kinésiques et paralinguistiques) qu'accompagne des actes matériels. Il semble maintenir de la sorte son œil aiguisé sur tous les membres des situations qu'il guette pourvu qu'ils communiquent. Lieux publics comme privés, ouverts ou confinés, aucun ne manquent à cette injonction qu'il adresse à sa société, celle de disséquer attentivement les interactions qui entourent et masquent l'humain, celles qui le pousse à des adaptations comportementales objectivables aux niveaux gestuel, facial et verbal. Si l'humain ne se rend pas disponible, en somnolant ou en rêvant par exemple, il sort alors du répertoire conventionnel. Dans ce cas, qu'il s'agisse d'*infractions sonores* ou de *délits*

conversationnels tel que le bâillement, ces sorties temporaires sont interprétées comme des symptômes à la communication. « Il y a donc une règle, ne pas parler tout seul en public » (Goffman 1981 : 95).

De façon générale, l'homme goffmanien n'est jamais considéré dans sa solitude, quotidiennement pétri par ces relations de face à face auxquelles il doit s'ajuster en permanence. Il ne faudrait toutefois pas penser que cette solitude ne l'atteint jamais, car les écarts auxquels l'humain doit faire face peuvent le plonger sur le côté du monde. L'homme minimal qui se retire temporairement de l'ordre interactionnel refuse parfois de se tenir en face de l'autre, détournant ainsi la permanence du regard d'autrui, tel un marginal. La solitude est alors réduite à sa forme communicative. « S'interroger, s'informer, s'implorer, se persuader, se menacer, se commander, c'est se pousser soi-même ou, au mieux, parvenir où l'on est déjà, sans guère de chances, dans un cas comme dans l'autre, de produire du mouvement » (Goffman 1981 : 87). Lorsqu'il est seul, il ne reste à l'être humain que la possibilité de se parler à lui-même. Il soliloque dans une forme de narcissisme linguistique, tel un penchant audible pour la rêverie.

Mise en scène d'un personnage approximatif

Son identité étant déterminée socialement par diverses catégories (sexe, classe, etc.), l'humain est d'abord un être relié à la société. Mais il est aussi une personne, c'est-à-dire une unité organique définie par les relations sociales liées à sa propre histoire. Il possède ainsi son propre moi grâce aux relations qu'il tisse au cours de sa vie. Son être social tout comme son être personnel se construisent par le biais d'une histoire que Goffman qualifie de naturelle tant les relations les structurent en différentes étapes biographiques. Les relations « commencent, se développent, se transforment, s'atténuent et se terminent » (Goffman 1973b : 185) : elles ne naissent et ne meurent pas simplement. Le fil continu de l'existence d'un être humain est donc fragmenté par ses relations. Ces dernières permettent l'émergence d'un nombre incalculable de *représentations* qui sont autant d'activités réunissant un *foyer d'attention commun* avec d'autres humains. Nous pourrions aussi les appeler des situations à la différence qu'elles correspondent à des modèles

d'actions préétablis où des rôles précis émergent. « Le rôle consiste en l'activité que son titulaire entreprend lorsqu'il n'agit qu'en fonction des exigences normatives qui lui sont imposées dans sa position » (Goffman 1961 : 85). Ces rôles correspondent ainsi à une forme projetée de soi hors de soi, une part seulement de l'identité sociale et personnelle de l'individu qui ne fait que changer en fonction des diverses représentations dans lesquelles il est impliqué au cours de sa vie. L'humain est tel qu'il se transforme approximativement en différents personnages.

Ces basculements notables d'un rôle à l'autre résident dans l'attitude humaine et peuvent même se décliner en plusieurs moi. L'exemple du conférencier est frappant. En tant qu'auteur, son moi textuel fait autorité. Il transmet son savoir et cache en partie le moi intimement sensible qui lui est subordonné, le « côté ordinaire, modeste, sans prétention, tout simple, prêt à renoncer aux pompes de la présentation et conscient qu'après tout, le moi textuel n'est pas le seul pour lequel il veut être connu » (Goffman 1981 : 182). Lorsqu'il s'écarte à de brefs moments de ses énoncés textuels en étant par exemple porteur d'une courte histoire narrative personnelle, l'acteur n'est alors plus seulement le personnage ostentatoire qu'il incarne. Il apparaît comme celui qu'il était déjà avant d'atteindre son pupitre. Il y a ainsi derrière toute représentation des effets de distanciation, mais qui bien souvent sont appelés à se confondre au jeu principal de l'acteur comme autant de formes de renoncement à soi ou de dissimulation lorsque l'action semble incompatible avec les normes alors établies et, par extension, avec une forme idéalisée de soi. « En tant qu'êtres humains, nous sommes probablement des créatures dont les démarches varient selon l'humeur et l'énergie du moment. Au contraire, en tant que personnages représentés devant un public, nous devons échapper à ces fluctuations » (Goffman, 1973, p. 59). Goffman oppose ainsi un moi intime et un moi social qui transfigure le premier en temps voulu comme une sorte d'auto-organisation de la nature de chaque homme. Créatures soumises à leur propre variabilité interne, les êtres humains semblent trop instables pour être saisissables tels qu'ils sont. Leur humanité en propre échapperait ainsi à toute tentative de catégorisation face aux aléas de ce qui le pousse intérieurement à agir et à interagir.

À la façon dont Georg Simmel le conceptualisa, « tout être humain est entouré d'une sphère invisible dont la dimension peut varier selon les différentes directions et les différentes personnes auxquelles on s'adresse ; nul ne peut y pénétrer sans détruire le sentiment que l'individu a de sa valeur personnelle. (...) C'est le rayon de cette sphère qui définit en quelque sorte la limite qu'une personne étrangère ne peut transgresser sans porter atteinte à l'honneur » (Simmel, 1999 : 358). Autour de l'être humain se tient une enceinte, protégeant sa personnalité, mais permettant une certaine communion avec autrui au moment d'entrer en relation avec lui. La distance sociale qu'il maintient variablement lui permet de changer de rôle, d'intervir le personnage qu'il est à un instant *t* avec celui que les autres voudraient qu'il soit. C'est en faisant l'expérience de la réalité au cours de sa vie – expérience en relation avec les autres êtres humains – qu'il apprend à changer de rôle. Il faut être un autre que soi en s'adaptant aux modèles d'actions que les diverses représentations requièrent. Ces dernières ne sont toutefois pas que l'unique prolongement du personnage que l'être humain adopte. Elles cristallisent une façon collective de s'y projeter. C'est en entrant en relation les uns avec les autres – c'est-à-dire en coopérant – que les humains construisent une représentation type. Un seul individu ne pourrait y parvenir tant une représentation est intriquée aux relations humaines qui la font exister et aux rôles qui les structurent.

Un animal comme un autre

La nature humaine se manifeste doublement, d'une part lorsque les êtres humains « vaquent à leurs occupations, paissant, digérant, contemplant, construisant, se reposant, jouant, élevant des enfants, se chargeant tranquillement et sans difficultés des affaires en cours » (Goffman 1973b : 227). Ce mode de la tranquillité apparente contraste d'autre part avec un humain prêt à agir et dont l'attention s'en trouve déchaînée, à l'affût. Le temps de l'ordinaire serait celui de ses habitudes, des activités qui ne nécessitent aucun contrôle particulier et dont les conséquences ne requièrent aucun souci. Chargé d'une compétence sociale adaptative lui permettant de basculer d'un mode à l'autre, l'homme garde toujours une certaine distance critique avec les événements et les autres êtres qui l'entourent, celle que lui permet le point de vue sur

son monde subjectif et à l'intérieur duquel il guette une source d'alarme potentielle le poussant à agir. S'inspirant des travaux de Jacob von Uexküll, Goffman reprend le terme d'*Umwelt* pour caractériser cette façon d'être au monde partagée avec d'autres espèces que la sienne. La perception de signaux interprétables dessinerait autour de lui une zone potentielle de contacts avec le monde. Parmi eux, les autres individus réclament une attention toute particulière, car c'est vers eux que se jouent les enjeux du face à face.

Parce qu'elle étudie les conduites animales de très près tout en isolant des schémas comportementaux types propres à une espèce, l'éthologie fournit à Goffman une source de connaissances importante pour mettre au point son propre modèle des interactions humaines. Dans sa lecture des relations en public, Goffman fait de l'humain un être territorialisé disposant d'un espace personnel délimitant son champ d'actions possibles. Toutes sortes de comportements – coups d'œil, mouvements corporels, adresses verbales, etc. – sont analysés par effets d'empiètement, de proximité ou d'éloignement vis-à-vis de ce territoire initial au sein duquel les interactions en face à face ont lieu. En contexte d'énonciation, tout n'est pas uniquement lié à la communication verbale. « Il existe une scène primitive du langage dans le grognement occasionnel qui coordonne une action » (Goffman 1987 : 151). On retrouve dans ce répertoire les mouvements des lèvres, les gestes faciaux, les sons sortant de la zone buccale. Ces phénomènes renvoient à *des actes purement expressifs, primitifs et non socialisés* qui enfreignent le maintien de soi que l'on est censé maintenir en situation de face à face, comme « un aperçu fugitif de ce que cache le masque » (Goffman 1981 : 129). La communication humaine produit également du bruit qui va affecter la production du langage, comme le zézaiement, mais aussi des défauts linguistiques, comme des faux départs ou des répétitions.

De ces subtilités rituelles en ressort l'idée que les interactions de face à face sont réglées par un jeu de respect ou d'infraction vis-à-vis des règles que le territoire initial autorise. À la suite des travaux de Julian Huxley, Goffman se réapproprie la définition que les éthologues donnent d'un phénomène ritualisé. Celui-ci renvoie à sa forme stéréotypée, c'est-à-dire à un modèle comportemental adaptatif pour une espèce donnée. Au sens durkheimien, une

seconde référence pour Goffman, il s'agit également d'un acte formel et conventionnalisé appliqué aux humains devenus objets sacrés, mais divisé en deux catégories, positive et négative. Il détourne ainsi le modèle classique des rituels adressés aux entités surnaturelles développé par Durkheim distinguant des rituels positifs reposant sur un régime d'obligations et des rituels négatifs reposant sur un régime d'interdictions (Durkheim 1968). Goffman se concentre sur les rituels interpersonnels entre humains et réutilise ce même modèle afin de décrire le caractère dialogique des interactions humaines, c'est-à-dire les actes de confirmation/respect et d'évitement/infraction. À travers un processus de ritualisation, rien n'est innocent. L'intentionnalité du comportement devient accessible en raison de sa structure formelle. L'homme apprend à reconnaître des signes communicationnels au cours de son existence et à spécialiser ses propres actions en fonction d'eux. Ces signes sont plus ou moins partagés au sein d'une même communauté et leur nature correspond aux conséquences qu'ils entraînent. Dans le cas d'actes positifs, c'est-à-dire favorisant le contact social, nous retrouvons par exemple un hôte pouvant délivrer faveurs et sollicitude. Cette catégorie permet l'engagement simultané et réciproque des partenaires de l'interaction. L'humain semble ainsi toujours se remettre à sa place, s'assurant de la bonne maîtrise des impressions qu'il donne, d'interactions sans surprises, sans faux-pas. Les acteurs tendent toujours à soutenir qu'ils sont ce qu'ils prétendent être à travers le rôle qu'ils donnent à voir et à entendre. Il y a là l'idée d'une réflexivité structurale. Tout est fait pour réaliser avec succès et en toute sécurité la mise en scène de son propre personnage et le maintien de la situation par une forme de discipline ou de circonspection. Si l'on échoue dans l'interaction, on trouve un chemin réparable dans les tours de paroles qui vont suivre. On s'excuse. On montre des signes d'embarras, etc. Les relations que les humains entretiennent sont ainsi régulées par un mouvement incessant entre des règles de nature restrictives et d'autres, prescriptives. C'est ainsi que la mutualisation réciproque de ces relations est universellement maintenue.

Néanmoins, si les humains considèrent une certaine compréhension mutuelle comme suffisante et acceptable, celle-ci semble toujours imparfaite au regard de la norme. « On table d'ordinaire sur une

compréhension mutuelle qui n'existe pas vraiment. Ce à quoi on parvient, c'est un accord "à toutes fin utiles" » (Goffman 1987 : 16). Il faut composer avec des actes de communications manqués : des infélicités comme des faux départs ou des abus, mais aussi des pertes de responsabilité, des malentendus ou encore des affaiblissements. Au-delà de certains effets de communication verbale, la réalité d'une représentation est fragile, et ce malgré tous les efforts que les êtres humains font pour la contrôler. Les *lignes de conduite* des acteurs peuvent stratégiquement camoufler les intentions qui les font émerger. Qu'elles soient propres à un seul participant ou à plusieurs membres d'une interaction qui en partagent le secret, ces intentions peuvent annuler tout à fait les impressions que chacun souhaite laisser. Une information dite destructive (Goffman 1973a : 137) révélerait ainsi ce que chacun tente de garder secret pour maintenir une réalité partagée. Il peut s'agir par exemple d'un chuchotement qui exprimerait au cours de l'interaction des éléments étrangers au rôle, incompris de ceux à qui il ne serait pas adressé et qui en percevrait le contenu. Des actes ou déclarations verbales non intentionnelles comme des maladresses peuvent également rompre temporairement la ligne de conduite et mettre en péril toute l'interaction. Les humains semblent ainsi ne jamais se comprendre totalement.

Bibliographie

DURKHEIM ÉMILE, 1968, *Les formes élémentaires de la vie religieuse : le système totémique en Australie*. Paris, Presses universitaires de France.

GOFFMAN ERVING, 2013, *Encounters : two studies in the sociology of Interaction*, Mansfield Centre, Martino publishing.

GOFFMAN ERVING, 1973a, *La mise en scène de la vie quotidienne. 1. la présentation de soi*, Paris, Les Éditions de Minuit.

GOFFMAN ERVING, 1973b, *La mise en scène de la vie quotidienne. 1. les relations en public*, Paris, Les Éditions de Minuit.

GOFFMAN ERVING, 1987, *Façons de parler*, Paris, Les Éditions de Minuit.

SIMMEL GEORG, 1999, *Sociologie. Étude sur les formes de la socialisation*, Paris, PUF.

Bibliographie complémentaire

JOSEPH ISAAC, 1998, *Erving Goffman et la microsociologie*, Paris, PUF.

MANNING PHILIP, 1992, *Erving Goffman and modern sociology*, Cambridge, Polity Press.

WINKIN YVES (ED.), 2016, *Les moments et leurs hommes*, Paris, Éditions Points.